Quelques aspects de l'influence anglaise à Lausanne (1700-1845)

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **15 (1941)**

Heft 4

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870036

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QUELQUES ASPECTS DE L'INFLUENCE ANGLAISE A LAUSANNE

(1700-1845)

Si l'on connaît assez bien les rapports qu'eurent la France et le Pays de Vaud au cours des siècles, nos relations avec la Germanie et l'Angleterre réservent aux chercheurs encore des découvertes.

Plus tardive qu'à Genève, Zurich ou Berne, l'influence anglaise s'exerça à Lausanne surtout au XVIIIe siècle. Avant la *Nouvelle Héloïse*, les *Lettres sur les Anglais et les Français* de B.-L. de Muralt, le *Voyage à Londres* de Gaudard de Chavannes, les *Lettres et Voyages* de César de Saussure, une adaptation des *Lettres philosophiques* de Voltaire avaient répandu le goût des idées et des mœurs britanniques. Plus encore qu'auparavant les jeunes théologiens, juristes et naturalistes allaient faire un stage dans les universités anglaises. Il était devenu de bon ton de se rendre à Londres pour « apprendre à penser ». On accueillait aussi avec empressement les Insulaires qui séjournaient dans nos contrées, les touristes de plus en plus nombreux, désireux d'admirer nos sites. Par opposition au rationalisme de l'*Encyclopédie*, par lassitude du pseudo-classicisme, on louait la philosophie et la poésie d'outre-Manche. On trouvait entre nos institutions et celles de l'Angleterre des analogies. Les esprits attachés aux vieilles traditions nationales et huguenotes, effrayés des progrès des idées nouvelles importées de Paris, voyaient, a-t-on dit, le secours venir d'un pays démocratique et protestant, plus près d'eux que la France absolutiste et catholique, et glissant vers l'athéisme. A dire vrai, le problème est plus complexe. On n'accepta point avec faveur toutes les idées importées de Grande-Bretagne.

Dès le début du siècle, le clergé vaudois demanda aux sermons de Tillotson des modèles d'homilétique. Il abandonna l'ancienne méthode réformée de l'analyse des textes, pied à pied, pour extraire du texte, comme le faisait le prélat anglican, une idée centrale que l'on développait selon les exigences de la logique et de la rhétorique. En 1704, jeune impositionnaire, Abraham Rochat avait traduit des prédications de Tillotson ; Barbeyrac termina durant son professorat lausannois la publication, en cinq volumes, de sa traduction des sermons du célèbre archevêque. Plus tard, Hollard, pasteur à Orbe, traduit des prédications de Wake ; Boisot, d'Ollon, de Doddridge, latitudinaire non-conformiste (1746) ; Samuel Blanc, de Blonay, de l'Ecossais Hugh Blair, en six volumes (1784 à 1795) ; Levade, des Méditations de W. Dodd (1780). On était reconnaissant aux Anglais d'avoir fourni des fonds au séminaire français établi à la Cité, et aussi pour la sympathie que, lors de l'affaire du Concensus, le primat et le gouvernement d'Angleterre avaient montrée, intervenant, sans succès d'ailleurs, auprès des cantons évangéliques.

Mais, d'autre part, l'on craignait l'emprise des déistes dont les traités envahissaient le continent. J.-P. de Crousaz attaquait Pope et son *Essai sur l'homme* ; il s'opposait aux doctrines du libre-penseur Collins. D'autres suspectaient les théories de Locke. Sachli combattait Toland, Woolston, et la mode de leur déisme qui gagnait même les Lausannoises. Et pour réfuter leurs théories, J.-A. Rosset ne pensait pouvoir mieux faire que de traduire le traité apologétique de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, et d'appeler à la rescousse Warburton.

Les rapports vaudois et anglais ne se bornaient point là. Nombreux furent les officiers et les soldats au service de l'Angleterre. Tous ne parvinrent pas à devenir gouverneur du Canada comme le général Haldimand, ou à vaincre les Peaux-Rouges comme le colonel Bouquet, mais beaucoup revinrent au pays enthousiastes des mœurs anglaises. Ainsi Polier, l'orientaliste, qui légua au British Museum sa collection de Védas. Et que de précepteurs, d'institutrices, de commerçants au service de

grandes compagnies, de domestiques qui, économies faites, furent pour leur patrie une source de revenus, comme l'a dit J.-J. Cart. Ces Vaudois, à leur retour, ne pouvaient pas assez vanter le confort anglais, la beauté des parcs, jusqu'à l'air satisfait des volatiles dans des basses-cours modèles et le flegme des troupeaux de vaches qui traversaient les rues de Londres. La dignité des séances du Parlement, les cantiques des malades dans les hôpitaux, l'usage des valets de boire à la santé de leurs maîtres à la fin des repas suscitaient une admiration émue. Quel tableau idyllique à opposer à la réalité vaudoise, moins riante et enchanteresse ! Comment ne pas discerner une critique dans telle lettre où une Vaudoise vante la docilité des enfants londoniens, l'amabilité de leurs parents, le charme de vieux gentlemen aux ravissants gilets de velours rose, comme en portera M. Pickwick, et un étonnement qui laisse supposer que la vie mondaine à Lausanne n'était pas dépourvue de rusticité : « Je n'ai encore jamais vu, depuis que je suis en Angleterre, dans aucun bal, un homme ivre, ni de gaîté grossière. » Le jeune Wilhelm de Sévery sera ravi de son séjour : « Les mœurs anglaises ont quelque chose de doux, de simple, de solide qui met l'âme en repos... un commerce tranquille et énergique. » Il apprécie si fort les institutions de ce pays qu'il y retournera un jour « pour y acquérir la petite nationalité anglaise ».

Et l'on était fier de Gibbon, sans comprendre toutes ses idées. On l'estimait original, et quelle fidélité dans son amitié avec Deyverdum ! On était flatté de son long amour pour Fanny Lausanne et l'on savait que ce vieux garçon bougon n'était point aussi égoïste qu'il s'en donnait l'air : ne payait-il pas aux écoles de charité la pension d'un orphelin ? On s'extasiait sur l'appétit d'un jeune Insulaire qui, bon an mal an, avalait ses quatre mille œufs durs. Si tel pensionnaire de M. Porta ou des de Crousaz avait l'ivresse fréquente et bruyante, quel être généreux que ce M. Perceval qui retarda son départ de plusieurs semaines jusqu'à la guérison d'un domestique qu'il ne voulait point abandonner malade... On admirait la belle madame Trevor, qui fut

mieux qu'une coquette sur le retour, comme l'a prétendu Benjamin Constant, et milord Pembroke, dont le roman devait passionner Lausanne, et la jolie dame Malbrunn, et cette duchesse de Devonshire, politicienne et poète, « aussi vraie que bonne », qui, en compagnie de lady Foster, sacrait de jeunes aristocrates ses chevaliers, avec cocarde et plumet blanc. Dans la plupart des petites villes, si vivantes alors, du Pays de Vaud, des « Inglishs » étaient des hôtes aimés. A la Côte, Madame Guiguer de Prangins, née Mathilde Cleveland, faisait par sa grâce la meilleure des propagandes à son pays d'origine. A Avenches, lord Northampton et sa fille, dans leur maison ornée de vases précieux et de tapis rares, recevaient largement, et ils étaient la providence des pauvres et leurs fondations durent encore.

Influence littéraire... Certains avaient vu Beckford, boucles blondes et grand manteau gris, gravir nos rues ; il avait publié chez Hignou son *Vathek*. On préférait à cette œuvre originale celle de son oncle, le spirituel Hamilton, que les Sévery lisaient au pied d'un arbre, un jour de chasse, en attendant que le gibier passât à portée de leurs armes. De graves pasteurs rimant des vers frivoles les adaptaient à l'anglaise. Le pasteur de Bons et Mme Clavel de Brenles traduisaient Addison. Une imitation des *Nuits* de Young paraissait chez Heubach en 1734. En tête d'un essai de traduction des *Pastorales* de Pope, une vue de Montbenon se remarque. Ossian, Richardson trouvent des admirateurs et nos éditeurs publient les traductions du *Journal de Londres à Lisbonne* de Fielding (1783), du *Nouveau voyage* de Sterne (1785), des *Méditations* d'Hervey par Letourneur (1781). Point n'est étonnant que, à la fin du siècle, le futur doyen Bridel imite les *Tombeaux* d'Hervey et les *Saisons* de Thompson, que d'Ossian il tire les chants de Selma, et qu'il dédie à un Anglais ses « quatre lettres sur un genre de beauté particulière aux perspectives des montagnes ».

Tout ce qui se publie à Londres sur l'art des jardins intéresse Mme de Saint-Saphorin et ses amis. Çà et là surgissent une grotte, un temple grec, un rocher antique, même des vaches en

bois peint en couleurs naturelles, et des plates-bandes de tulipes de plomb bariolé. Le romantisme donnera à ces décorations une vogue nouvelle : César de Constant élèvera alors à Jouxtens ses ruines de l'abbaye Sainte-Sophie en souvenir de son épouse, et William Haldimand ornera le Denantou d'une tour qui subsiste. Vincent Perdonnet, désireux d'embellir Mon-Repos, demandera à Bouvier un projet de château démantelé surmontant une cascade. Tandis que le révérend de la Fléchère s'apprête à gagner un petit troupeau à l'évangile wesleyen, d'autres usent de méthodes pédagogiques britanniques. On a prétendu qu'on éduqua alors chez nous jusqu'aux vers-à-soie selon des méthodes anglaises.

Les « sociétés économiques » se préoccupent des systèmes d'outre-Manche ; on déclare que la « tolérance » y fit prospérer l'agriculture. Et dans les ouvrages de nos écrivains, que de silhouettes d'Insulaires ! Samuel de Constant qui ne connaissait Londres que par ouï-dire, pour mieux retracer dans *Camille* les coutumes anglaises, demande à Gibbon plusieurs entretiens. Tous ces héros ne sont pas des anges. Dans le *Mari sentimental*, l'un d'eux cherche à séduire une jolie paysanne. Parfois, dans les mémoires et correspondances de notre XVIIIe siècle, vous trouverez de riches étudiants anglais s'adonnant au vice et causant des désordres. Matière à critiques rapides. L'anglomanie est si forte qu'elle résiste à l'expérience. Mme d'Arlens, qui, dans *Alfred*, a dépeint tant d'Anglais chimériques, fut, lors d'un séjour à Londres, déçue d'en trouver les habitants différents de ceux qu'elle avait imaginés. Aussi prit-elle la résolution — qu'elle ne tint pas du reste — de renoncer à écrire. Huit mois plus tard, à Paris — où elle avait fréquenté les Talleyrand, les Narbonne, Madame Récamier « ravissante de beauté », où elle avait été accueillie avec empressement, conduite à toutes les fêtes — elle écrivait dans son journal : « Je quitte Paris sans avoir un sentiment de regret, sinon celui de m'éloigner encore plus de la belle Angleterre. »

Pendant la Révolution et l'Empire, l'admiration pour les institutions et la pensée britanniques, et aussi dans certains milieux

pour la piété anglaise, demeura vive. A ce sentiment se mêlait l'attachement que, de plus en plus, nos pères éprouvaient pour l'Allemagne, sentimentale, patriarcale et grave. On avait lu les pages de Mme de Staël sur la Germanie, et l'on n'était pas étonné d'entendre l'auteur, lors d'une de ses visites à Lausanne, « éblouissante de verve », ne parler plus qu'anglais. Dans un même culte, on tendait à unir les deux grands pays nordiques. Mais l'opinion n'était plus unanime. Les Vaudois étaient en général bonapartistes ; ils avaient été reconnaissants au Premier Consul de son appui lors du recouvrement de leur indépendance, et ils pardonnaient à Napoléon les excès de son ambition. Dans des cercles plus restreints, fidèles à Berne, on applaudit par contre ferme aux victoires de « l'Illustre général Welligton (*sic*) sur le détestable Bonaparte ».

Peu à peu une modification se remarque. Après l'effondrement de l'antique Confédération helvétique, dont s'émurent les romantiques anglais, l'ascendant de la Grande-Bretagne s'affaiblit. Même, plus tard, la constitution du ministère Palmerston, favorable aux tentatives libérales, malgré la présence à Berne du ministre D.-R. Morier, d'une famille vaudoise et d'opinions très conservatrices, ne rétablit point la situation. La littérature allemande et le romantisme français se partagèrent les esprits. Les traductions se firent rares, sans cesser tout à fait. En 1821, on édite une traduction d'une biographie pieuse par Waddel, en 1826, celle d'une vie de M. de la Fléchère, en 1834 et en 1839 des sermons de Dwight et de D. Wilson, On continua à lire avec délices *Pamela*. Mais le passage de Shelley et de Byron n'intriguèrent guère la population. A son hôtesse de Clarens, ce dernier donne l'impression d'un être bizarre, « qui marchait toute la nuit dans sa chambre », mais qui avait de belles manières et des guinées dans son portefeuille. On goûte peu ses poèmes et ce n'est que plus tard qu'on s'intéresse vivement à sa visite au cachot de Bonivard, au *Prisonnier de Chillon* composé à l'Hôtel d'Angleterre, à son pèlerinage au jardin de la Grotte où il cueillit une branche du dernier acacia qui subsistât de l'allée sous laquelle Gibbon s'était

promené après avoir écrit la dernière phrase de son grand ouvrage.

L'influence religieuse dura. Elle fut importante dans la genèse de notre Réveil. En 1814, la « British and Foreign Bible Society » fondait une section qui répandit chez nous de nombreux traités. En 1838, Darby acquiert ses premiers adeptes sur les rives du Flon. Entre temps miss Gordon et miss Greaves — celle-ci jusqu'au jour où le Conseil d'Etat lui refusa le renouvellement de son permis de séjour — organisent des réunions. Mais l'opposition à cette évangélisation britannique est grande et il est souvent difficile de discerner exactement son apport dans la nouvelle orientation et la piété « régénérée ». Une amie de miss Greaves n'avouait-elle pas : « Rappelez-vous que depuis quinze ans je vous parle de l'Evangile sur le même point de vue que les personnes que vous accusez aujourd'hui de recevoir leurs doctrines des Anglais ; et moi, je n'avais pas vu d'Anglais. » Lors des troubles religieux de 1845, certains attendaient de Londres une médiation souhaitée. Les églises dissidentes d'Angleterre ne marchandèrent pas leur sympathie aux pasteurs démissionnaires ; le parti gouvernemental anglais leur était favorable ; mais le ministère s'abstint de démarches, ne voulant pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'un Etat souverain. Cette attitude prudente dut causer plus d'une déception.

Les œuvres de Walter Scott eurent un succès prolongé. Cet Ecossais, enfant d'une terre de montagnes éprise d'indépendance, où l'on discutait aussi la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat, trouva des lecteurs enthousiastes ; Mme de Montolieu, avec son moyen âge d'opéra comique et son style romanesque, avait d'ailleurs préparé la voie. Et les enfants jouèrent à la conquête de Jérusalem, ou de quelque manoir ; le futur peintre Alfred van Muyden décora la paroi d'une mansarde, à la Cité, de fresques inspirées d'*Ivanhoé*. Mieux encore, un savant mathématicien de notre Académie, Emmanuel Develey, rêva d'être le Walter Scott vaudois. Il plaça son œuvre *Les Egyptiens sur les bords du lac Léman ou Sébastien de Montfaucon* sous l'égide de son modèle « dont les romans historiques rendent meilleurs

et souvent plus instruits que l'étude de l'histoire elle-même ». Et il n'oublia ni le décor moyenâgeux, ni les apparitions de fantômes, ni les prédictions de l'avenir, ni les luttes confessionnelles, ni un amour chaste et persécuté, ni même les notes au bas des pages et les remarques érudites à la fin des volumes. En 1835, Develey éditait encore un *Guide pour les lectures de W. Scott et de Cooper* : avec les moyens de lire avec agrément et profit « ces excellents ouvrages ». Ainsi ce n'est point seulement un public féminin ou juvénil qui se plut à lire les œuvres de l'Ecossais, mais aussi des hommes d'âge mûr comme Develey au soir d'une longue carrière scientifique.

Malgré ces regains de ferveur, l'anglomanie est moins étendue. L'Allemagne aux environs de 1830 accapare la plus grande part des sympathies. Les universités germaniques attirent nos étudiants. Lèbre à Munich devient disciple de Schelling. Charles Secretan à Stuttgart se pénètre de philosophie et de poésie. Hegel est le maître de Druey. Porchat traduit Gœthe. Manuel commence sa carrière à Francfort, et Monnard terminera la sienne à Bonn. Sans doute, les faits et gestes de la jeune reine Victoria sont commentés ; on se passionne pour son mariage d'amour ; on s'inquiète des mouvements ouvriers et des doctrines de Robert Owen qui prêche l'abolition de la hiérarchie, de la propriété, la communauté des biens et même des femmes. Les remarques de Philarète Chasles dans le *Journal des Débats* — sur la situation des villes manufacturières, la « matérialisation sans contrepoids, l'abus des facultés physiques, l'oubli des facultés morales » dont commence à souffrir l'Angleterre industrialisée — ne passent pas inaperçues. « L'homme réduit à l'état de machine... Il faudrait pouvoir imiter Lausanne et Neuchâtel... L'indépendance de tous, la dignité de chacun, l'habitude du travail, celle de l'économie, la pensée religieuse profondément empreinte... cette vie poétique et utile, peu de bruit et beaucoup de bien-être. Je voudrais que les utopistes modernes condescendissent à voir ce qui se trouve si près d'eux. » Nous étions cités en modèles à ceux que si longtemps nous avions voulu imiter ! Et l'alliance que l'Angleterre va conclure avec l'Au-

triche, la Prusse, la Russie et la Turquie, pour empêcher la France d'établir son protectorat sur les bords du Nil, va éveiller bien des craintes. Le *Courrier suisse* s'en fera l'écho, en se demandant « s'il n'est donc de raison dernière que la force brutale ».

Un livre anonyme, publié chez Georges Rouiller en 1837, *Mon journal d'un an ou la vie d'une gouvernante en Angleterre*, apporte, à sa manière, sa contribution à cet apaisement de l'anglomanie vaudoise. En 260 pages l'auteur y parle de ses dures expériences d'institutrice dans des familles britanniques. Mise en garde pour tant de Vaudoises qui partent outre-Manche chaque année sans préparation suffisante, sans connaissance du monde, sans savoir la triste et injuste opinion qui règne en Angleterre sur les institutrices privées, les procédés et les traitements peu délicats dont elles y sont souvent l'objet. Admiratrice de Richardson et de Shakespeare, la gouvernante déçue ne l'est pas des mœurs de ses maîtres : oisiveté de ces gentlemen qui jouent au cricket du matin au soir, tandis que leurs femmes tirent de l'arc en se promenant sur l'herbette ; soirées mondaines où les convives boivent au delà de la sobriété et s'endorment dans leur fauteuil ; formalisme religieux ; orgueil de caste... et surtout luttes quotidiennes contre des enfants, indépendants à l'extrême, dont leurs parents se soucient peu. Livre curieux où aux plaintes se mêlent des effusions reconnaissantes envers telle ou telle protectrice, telle vieille lady compatissante, tel lord bienveillant, de la vénération pour certains pieux prédicateurs londoniens, de la commisération pour tant de Suissesses qui « se perdent dans cet abîme immense, dans cette cité où le vice est encouragé ». Tous les Vaudois exportés dans des familles anglaises ne sont pas malheureux d'ailleurs ; l'auteur le reconnaît, mais le malheur de certains n'en est que plus affligeant.

Dans les pages de l'institutrice anonyme, il y a de la rancœur et de l'exagération ; elles n'ont pas été sans influence relative et limitée. Dans la correspondance d'une mienne arrière-grand'tante, qui, aux environs de 1840, partit pour l'Angleterre où elle fit carrière pendant vingt ans, avant de transformer son petit appartement lausannois en un centre modeste mais actif

de relations anglo-vaudoises, avec la collaboration de madame d'Albenas, de ses amies Roussy, du révérend Buscarlet, des docteurs Heer et Rouge, j'en trouve maintes preuves. Bien que rapidement gagnée aux habitudes des écoles anglaises, férue de leurs méthodes, partagée d'une part entre ses tendances à l'anglicanisme et sa méfiance des exagérations méthodistes et d'autre part par sa sympathie pour certains wesleyens, cette Vaudoise garde sa liberté de jugement. Si elle abandonne l'écriture suisse pour la calligraphie anglaise, vante la valeur morale de ses collègues, leur droiture, elle ne tait point leurs défauts. Et comment aimer la salade au fromage et ces puddings à la mélasse, dont la pâte est si grossière ?

Milton, Shakespeare, Richardson et ce Defoë dont Vinet aimait à relire le *Robinson Crusoë*, restent certes de grands génies qu'on admire fort, mais non exclusivement. La colonie anglaise, groupée autour de William Haldimand et de Mme Mercet, sa sœur, des de Cerjat, et des Goff leurs alliés, des Watson de l'Elysée, du docteur Verdeil, se mêle moins à la vie commune ; les événements de 1845 la divisent. A la veille de la fête en l'honneur de la Constitution nouvelle les tories, pour ne pas y assister, partent par le bateau. Mais Dickens, alors en séjour à Rosemont, est invité par les autorités à la cérémonie officielle ; et, quoiqu'il ne s'y rendît pas, sa lettre de remerciements exprime ses sympathies.

* * *

Quelques aspects... Il y en aurait d'autres. Celui qui en dressera la synthèse fera œuvre intéressante, et utile, pour l'histoire de nos lettres et de nos idées.

Henri PERROCHON.